

Central Pacific, quarante-sept millions au *Northern Pacific*, quarante-deux millions à l'*Atlantic Pacific*. Tant vaudront ces terres, tant vaudra le chemin de fer. Il les féconde et elles l'enrichissent. Il y traîne une alluvion d'humanité qui en décuplera, qui en centuplera le prix. Ce sont ces chiffres qui se multiplient dans l'esprit du *magnat*, — comme on appelle les grands *railroad men*, — penché par la portière de son wagon. Il regarde se dessiner des ébauches de villes, dans ces pauvres maisons de bois posées sur le sol et amenées ici par pièces numérotées. Il se demande comment et quand cet embryon éclora, grandira, se développera, et de nouveau abandonné aux douceurs du *rockér* dans son salon qui roule, des plans colossaux surgissent devant sa pensée. Il est habitué à des amplitudes d'entreprises égales à celles d'un premier ministre. Il a déjà fait des villes. Il a fait des régions. Il lui a fallu déployer des qualités de grand diplomate pour lutter, aujourd'hui contre une compagnie rivale, demain contre un gouverneur d'Etat. Il a livré des batailles, formé des liguees. Il a dû, pour que l'affaire marchât comme elle marche, enrégimenter des milliers d'hommes, choisir parmi eux les plus habiles, leur commander comme Napoléon commandait à ses officiers et à ses soldats. C'est un pouvoir, non plus décoratif et honorifique, mais un pouvoir réel, agissant, avec une responsabilité immédiatement contrôlée par le succès ou l'insuccès. Au sens féodal de ce mot, ces gens sont des princes, et qui ont le plus souvent l'or-

gueil de s'être conquis leur principauté eux-mêmes. Ils peuvent se revoir, à vingt ans de distance, petits boutiquiers, vendeurs de charbon, domestiques d'hôtel, serre-freins. Une telle existence a sa poésie, non pas celle que chantent les poètes, mais c'est une poésie tout de même et elle a sa beauté, qu'un Balzac eût aimée.

... La locomotive continue d'aller, — tandis que ces réflexions m'assiègent, — et le paysage de se développer. Des débris de forêts entourent le Mississippi, feuillages tout rouillés par l'automne. La magnificence des tons fauves, leur épaisseur, leur solidité presque, réchauffent le regard. A un moment, dans le crépuscule, un coin de cette forêt brûle sur l'horizon. Une flamme colossale se tord, illuminant un massif de montagnes, tandis que l'eau du fleuve où se reflète le ciel du couchant, se fait adorablement rose et mauve. Pour quelques minutes l'invincible nature a pris sa revanche et aboli l'industrie. J'imagine, devant ce paysage soudain transfiguré, ce qu'a dû être ce coin d'Amérique voici cinquante ans, lorsque les Trappeurs et les Indiens luttaient dans ces herbes et dans ces bois, au bord de cette rivière que Longfellow a chantée :

*Men whose lives glided on like rivers that water the woodlands,
Darken'd by shadows of earth, but reflecting an image of heavens...*

... Des hommes dont la vie est secrète et ressemble
Aux rivières parmi les bois mystérieux.
Muet miroir obscur ! L'ombre terrestre y tremble.
Mais il y passe aussi les images des cieux...

C'est en présence d'horizons pareils qu'il faut relire les romans, démodés aujourd'hui, de Fenimore Cooper, qui ont charmé notre adolescence à tous, par delà les mers. Je viens de parcourir à nouveau un des plus célèbres : *l'Éclaireur*. La facture en est médiocre. La fabulation se noue parmi des événements d'une invraisemblance enfantine. L'analyse et la profondeur manquent aux caractères. Ce livre pourtant possède la première d'entre les qualités d'un roman : la *crédibilité*. Il la doit, à travers ses défauts, à l'évidente bonne foi avec laquelle sont peints les divers types et en particulier celui du guide, ce Bas-de-Cuir, devenu légendaire même en Europe. On sent, par-dessous les faiblesses du style et celles de la composition, comme dans les chroniques Ecossaises de Walter Scott, la vérité d'une tradition locale recueillie à même la source. Cela ne s'imité pas et ne vieillit pas. On devine, derrière ce récit de fantaisie, la nature d'autrefois, et l'Américain du dernier siècle, à la veille de l'indépendance, tout en vie morale et sans cette industrie qui règne aujourd'hui sur cette immense terre. Il y a eu là, dans le contact de ce puritain et de cette nature sauvage, une période unique, dont le grand héros réel fut Washington. L'Angleterre était toute voisine, et le sang de ses fils émigrés sur le continent nouveau n'avait pas subi le prodigieux coupage qui le transforme aujourd'hui. Ces romans de Cooper montrent cette rigidité Anglaise des Américains d'alors, et aussi l'âpreté de la guerre avec les Indiens, en même

temps qu'ils étalent la merveilleuse richesse en animaux de ce sol si définitivement dépeuplé de son gros et de son petit gibier. Ils racontent les débuts de la lutte contre cette nature, maintenant conquise, mais violée et brutalisée. On comprend, après cette lecture, que les Etats-Unis ont déjà usé toute une civilisation de chasseurs et de pionniers avant de revêtir leur civilisation d'aujourd'hui. Ce peuple neuf a déjà plus vécu depuis ses cent ans que l'Europe depuis la Renaissance. Entre les mœurs que décrit ce *Pathfinder* et celles dont j'essaie de donner quelques crayonnages, il y a certes plus de différence qu'entre la France du dix-septième siècle et celle de nos jours, malgré les secousses de notre Révolution. La plasticité de cet étrange pays est telle que l'on peut prévoir des différences égales entre les mœurs de cette année qui aura vu l'Exposition de Chicago et celles de 1993. Et alors, comme il y a cent ans et comme ce soir, le coucher du soleil, l'eau du fleuve et le ciel seront seuls demeurés les mêmes. Les mêmes étoiles s'allumeront là-haut, et la même lune se lèvera, noyant la vaste rivière devenue toute pâle, les bois devenus tout sombres. Mais éclairera-t-elle encore cette même file de trains qui croisent le nôtre et qui vont, emportant éperdument des bêtes et du blé, du blé et des bêtes, — et de l'argent, de l'argent toujours et encore, vers quelques énormes fortunes destinées à se répandre quelque jour sous la forme de dot dans quelque palais ruiné d'Italie,

dans quelque château historique et pauvre d'Angleterre ou de France?...

... Saint-Paul, où j'arrive un dimanche matin, est une grande ville chaotique, en partie construite avec ces mêmes maisons de bois posées sur le sol, comme les cités naissantes du bord de la ligne. Puis, le long d'une sorte de terrasse macadamisée et qui domine le Mississippi, se détache une suite de belles maisons de pierre, pas très hautes, d'une architecture savante. Elles forment une longue rue d'hôtels particuliers, pareils à ceux de Hyde Park ou de l'Avenue du Bois. L'extérieur révèle chez les hommes qui les ont bâties et qui sont tous des gens d'affaires d'ici, cette habitude de fastueuse dépense si contraire, semble-t-il, à l'âpreté de lucre partout empreinte dans ce dur pays. Cette contradiction n'est qu'apparente. L'Américain aime à « faire le dollar », comme il dit, mais il ne s'y cramponne pas. Il cherche surtout dans la conquête de la richesse une excitation d'activité, l'affirmation de sa personne, et il affirme cette personne également, sinon davantage, par le faste de sa dépense. Ce faste est quelquefois très barbare. Il est souvent très intelligent. J'ai pu m'en convaincre en visitant une des maisons de cette *Summit Avenue*, la rue élégante de ce rude Saint-Paul. La galerie de tableaux que cette maison renferme est mentionnée dans les guides. Elle appartient au président d'un

des grands chemins de fer de l'Ouest, un *self made man* s'il en fut. Ceux qui l'ont connu, il y a vingt-cinq ans, se le rappellent petit employé de commerce. Puis il a vendu du charbon, frété des bateaux. Cette dernière entreprise lui a fait connaître *de visu* les richesses du Montana et du Nord Dakota. Un chemin de fer commencé dans ces régions était tout voisin de la faillite. Il a racheté cette ligne perdue. Aujourd'hui, grâce aux contrats qu'il a su conclure, et de transbordements en transbordements, cette ligne fait le service direct de Buffalo au Japon. Voilà un type accompli d'une grande affaire Américaine : la petite expérience personnelle est à la base, et les résultats s'amplifient jusqu'au fantastique par l'audace des combinaisons. L'intérieur de la maison aménagé par cet homme extraordinaire n'est pas moins typique. Des tableaux partout, et encore des tableaux : des Corot de première beauté, entre autres la *Biblis* qui figurait à la vente Secrétan, des Troyon, des Decamps, un Courbet colossal, de Delacroix les *Convulsionnaires* et une vue des côtes du Maroc devant laquelle je m'arrête, croyant rêver. J'ai vu cette toile, il y a des années. Je l'ai recherchée depuis dans des vingtaines de musées publics et privés, sans qu'aucun livre pût me renseigner sur son possesseur actuel, et je la retrouve ici!... C'est une petite plage étroite, une marge de grève sablonneuse, au pied d'une âpre falaise. Des Maures enlèvent rapidement une grande barque. Le village, un nid de pirates, apparaît tout blanc et très haut dans une

cassure de terrain. Cette place des maisons, la sauvagerie de cette grève, la hâte de ces matelots, la liberté de la grande mer, d'un bleu intense sous le ciel brûlant, tout décèle l'aventure, le coup de main, le danger. Il y a du réalisme et du romanesque, de la couleur éclatante et du drame, dans ce tableau d'un artiste réfléchi et passionné, toujours à la recherche d'une beauté complexe où l'indéfini du mystère tragique égalât le relief du rendu. Quel chemin a fait cette toile entre l'atelier du peintre et cette galerie d'un millionnaire du bord de l'Ouest?... J'ai vu pareillement à Baltimore, dans la collection d'un autre *magnat* d'un autre chemin de fer, la suite complète des dessins de Barye, de ce même Delacroix un *Christ dormant dans la tempête*, — avec un étonnant paysage de mer, une houle livide dans le glauque, hurlante et déchaînée, sous un ciel livide dans le violet, — des Fromentin, des Daubigny, d'autres Corot, d'autres Decamps, d'autres Troyon, toute la gloire française... A quel sentiment obéissent ces spéculateurs enrichis, en amoncelant ainsi chez eux des trésors de l'art le plus étranger à ce qui fut le métier et la passion de toute leur vie? Je crois y discerner la trace d'abord de ce rêve de culture, cette nostalgie d'un loisir intellectuel qui me touche toujours dans des personnages aussi saturés d'énergie pratique. J'y reconnais ensuite une volonté de bon citoyen. Ils nourrissent une sorte d'amour très particulier pour la ville où ils se sont établis, qu'ils ont vue grandir, quelquefois

naître, et à laquelle ils veulent assurer toutes les supériorités. Un musée en est une, et ils la lui donnent, dans leur maison. Presque toujours le testament de ces grands hommes d'affaires contient quelque clause qui atteste combien est profonde, combien générale cette idée que les millions entraînent avec eux un devoir civique. Ils versent des cinq cent mille dollars en subventions à la Bibliothèque, à l'Université, au Musée de leur ville. Quand un d'entre eux meurt sans avoir pris des dispositions de cette sorte, un blâme universel tombe sur sa mémoire. C'est pour cela que chacune de ces villes d'industrie, en Amérique, est fière de ses millionnaires. Le moindre cocher vous montre leurs demeures, vous révèle le chiffre de leur fortune, il les désigne par leur petit nom. Il reste sous-entendu qu'une solidarité municipale unit ces potentats du dollar à leurs concitoyens immédiats. En fait cette solidarité existe, matériellement et quotidiennement. Ce même M. Chauncey Depew dont je citais tout à l'heure un discours, disait à un reporter ces mots significatifs : « Oui, un président de chemin de fer est un grand serviteur du public. Il ne saurait ni tout faire, ni contenter tout le monde. Mais il peut beaucoup, et, quand il fait de son mieux, vous ne trouverez pas d'autre homme qui, dans une haute position, produise davantage pour le confort, *and good citizenship*, de larges communautés... » C'est une des vertus les moins connues chez nous du *businessman* Américain. En résér-

vant la part de la vérité et celle du *Humbug*, je la crois des plus sincères.

Les yeux tout remplis de la lumineuse poésie de ce tableau de Delacroix, j'eus de la peine, sur la route qui joint Saint-Paul et Minneapolis, à reprendre le sens de ce paysage d'entre ces deux cités, pourtant plus expressif encore. Les quelques milles de terrain qui les séparent l'une de l'autre sont distribués en lots à peu près égaux, et partout se voit cette inscription : « A vendre, » indéfiniment multipliée. Dans cinquante ans les faubourgs des deux « jumelles de l'Ouest », comme on les appelle souvent, se mêleront ici. A un moment, des maisons de bois recommencent d'apparaître, puis des maisons de briques. C'est Minneapolis. Quoique ces premières bâtisses soient encore clairsemées comme des fermes sur une montagne, les rues s'entre-croisent, déjà tracées et numérotées. Un tramway électrique dessert ces quartiers qui, malgré ces rares maisons, demeurent à l'état de dessin idéal. C'est comme le plan, fait à l'avance et à même le sol, d'une ville colossale, projetée, rêvée, calculée plutôt, et cette électricité en dessert les futurs besoins. Les égouts sont faits, les fontaines ruissellent, toute cette terre est drainée. Il manque seulement les habitants. Il y en a pourtant cent soixante-cinq mille dans les quartiers construits, lesquels forment une toute petite portion

des quartiers prévus par les gens d'affaires de Minneapolis. Chicago compte plus d'un million d'âmes, et ils ne doutent pas que leur ville ne dépasse Chicago. Ils se précautionnent en conséquence. Ils ont acheté tout ce qu'ils ont pu acheter de terre à l'entour. Ils la morcellent et la vendent pièce à pièce. Ils ont donné à ces faubourgs encore à bâtir l'organe vital, la facilité du transport rapide qui permet à chaque ouvrier d'avoir sa petite maison, — et ils attendent, avec cette force d'espérance propre à l'Américain, engagés par ailleurs dans d'autres entreprises qui compenseront l'insuccès de celle-ci, au cas, improbable pour eux, où elle échouerait.

Un des grands spéculateurs de Minneapolis, celui peut-être qui a cru le plus fortement depuis le premier jour à l'avenir de cette ville, m'emmène dans son *car* électrique, — un *car* électrique privé, où trouver ailleurs cette fantaisie? — Il veut me prouver que ses amis et lui n'ont pas seulement prévu la grandeur matérielle de Minneapolis. Ils ont pensé à sa vie artistique. La voiture glisse le long de son fil avec une rapidité effrayante. Elle n'a pas à s'arrêter pour attendre les voyageurs. Nous avons quitté les portions construites tout de suite et presque tout de suite les portions à construire, avec leurs rues imaginaires et la levée de leurs étiquettes de vente, dressées sur des poteaux. Ces pancartes sont si nombreuses qu'elles font ressembler cette banlieue aux plates-bandes d'un jardin botanique, destiné

aux habitants de Brobdingab. La voiture longe un petit lac maintenant, dont l'eau bleuâtre frissonne au milieu d'arbres jeunes et maigres. On a coupé, massacré, brûlé la forêt primitive, et ce timide essai de replantation semble dénuder davantage l'horizon. Nous arrivons à un coin de bois mieux préservé qui sert de fraîche bordure à un second lac. Sur la rive se dresse un des plus étranges parmi les théâtres de musique qu'il m'a été donné de visiter. Des gradins s'étagent, regardant le lac. En haut ils se distribuent en loges, en bas ils s'aplanissent en parterre. Des tables de bois installées dans ces loges, comme sur ce parterre, me font me souvenir qu'à Minneapolis le fond de l'immigration est germanique. Cet endroit est visiblement aménagé pour des hommes de brasserie : Allemands, Suédois, Danois, Norvégiens. Un vaste radeau s'amarre en face du théâtre. Une estrade le surplombe, destinée à l'orchestre. Par les belles nuits d'été des concerts s'y donnent, et, quand le public le demande, le radeau s'éloigne pour ajouter par la distance au charme du morceau joué ainsi. Cette démocratique adaptation des rêves du roi Louis de Bavière coûte aux petites gens qui veulent en jouir dix sous de tramway et vingt-cinq sous d'entrée, sans doute avec consommation, comme disent les réclames des cafés-concerts... Toute l'Amérique est là dedans : l'orchestre est composé d'artistes de choix, et qui seront meilleurs d'année en année, avec l'accroissement des richesses de la ville. Le cadre du paysage

est exquis, par ce matin d'automne, tout voilé sur le bois jaunissant et l'eau violette. Que doit-il être par les clairs de lune des nuits molles de juin? L'idée est délicate et d'un joli caprice de fête populaire. Et le tout a pour premier principe une spéculation de tramway qui repose elle-même sur une spéculation de terrains!...

Le réalisme le plus humble, le plus asservi à la minutieuse observation des faits, et en même temps une audace d'imagination qui ne recule jamais, qui greffe les projets sur les projets, qui enfle sans cesse des entreprises déjà énormes, qui s'exalte en combinaisons de plus en plus colossales; — l'individualisme le plus âpre, le plus implacable, celui d'une bête de proie de haute espèce qui va, dévorant toute vie autour d'elle, ou, si l'on veut, la violence d'action d'un fleuve qui déborde, absorbant toutes les eaux, noyant toutes les terres, roulant à travers un pays ravagé son flot insatiable, et en même temps une générosité qui ne compte pas, une magnanimité de passion civique qui prodigue les millions pour des œuvres désintéressées, qui se répand en infatigables sacrifices pour la patrie commune; — un plébéianisme tout récent d'origine, une modestie, une bassesse souvent de naissance, de famille, d'éducation, que n'a pu, semble-t-il, améliorer un labeur tout professionnel, et en même temps des magnificences et des somptuosités de

grands seigneurs, le goût des arts, la large entente d'un luxe intelligent, une naturelle aisance dans le maniement de ces formidables richesses acquises d'hier, — tels sont les traits contradictoires que l'analyse, même superficielle, découvre dans cette complexe figure de l'homme d'affaires Américain. Rien qu'à les noter dans ce bref résumé, je crois apercevoir que ces traits sont aussi ceux de la race tout entière, et, par-dessous le potentat qui règne en maître dans son chemin de fer, dans sa manufacture, dans son journal, dans sa mine, je reconnais le colon primitif avec ses linéaments moraux que la fortune n'a pu changer. Il est venu, ce colon, voici cent ans, voici cinquante ans, s'établir sur cette terre neuve encore, et il a dû y lutter de la lutte la plus directe, la moins adoucie de conventions sociales, lutter contre les gens, lutter contre la nature, lutter contre lui-même. Sa chair se rebellait contre les âpretés des premières années. La prairie était hostile. Les voisins étaient durs, dangereux, sans merci. La nécessité d'agir a forcé l'homme à observer, à ne se faire d'idées que précises et nettes. C'est une éducatrice qui, par tous pays, guérit des phrases et des formules, des préjugés et de l'à-peu-près... Voilà pour le réalisme. — Mais cette lutte du colon avait devant elle toutes les possibilités. Des expatriements de cette sorte ne s'expliquent pas sans une de ces folies d'espérance comme les désespérés en retrouvent en eux aux minutes suprêmes, alors que l'âme se retourne tout entière sous une secousse qui n'y laisse

plus rien du passé. Sitôt arrivé ici, tout contribuait à exalter encore cette fièvre d'espérance chez l'exilé : la terre incroyablement fertile, le mystère des mines d'or et d'argent toujours à découvrir, la prairie follement giboyeuse, les forêts inépuisables, et l'exemple quotidien de gigantesques fortunes improvisées en quelques années... Voilà pour l'imagination. — Cependant l'afflux des émigrants continuait, si nombreux, la concurrence vitale se faisait si violente dans cette cohue d'aventuriers, tous hommes de misère et d'énergie, la justice s'accomplissait d'une façon si sommaire qu'il fallut bien avoir recours au *Faustrecht*, à ce « droit du poing » qui fut le principe de l'ordre dans le moyen âge allemand. Le lynchage en est un dernier reste... Voilà pour l'individualisme. — D'autre part, ces mêmes colons trouvaient du moins, dans cette dure existence, un renouveau de leur personnalité. Ils se refaisaient une destinée sans passé, et ils éprouvaient pour la libre terre qui leur avait permis ce recommencement une gratitude passionnée. C'est l'origine du patriotisme Américain, si différent du nôtre. La tradition n'y entre pas, puisque ces gens ont leur tradition ailleurs. Ce qu'ils aiment de cette nouvelle patrie, c'est justement qu'elle est nouvelle. Ils la créent, eux, cette tradition. Ils sont des ancêtres et ils le savent... Voilà pour l'exaltation du civisme. — Enfin ces colons étaient tous des plébéiens, ou force leur était de le redevenir, puisqu'ils devaient travailler de leurs mains. Seulement, la vaste étendue de

leurs domaines, le fait de ne dépendre de personne, la joie d'être les maîtres et seigneurs d'une terre défrichée par eux-mêmes, la conscience d'une virilité régénérée, l'habitude d'une initiative sans contrôle, tout se réunissait pour hausser en eux cet orgueil que le moindre Américain né dans le pays manifeste naturellement. — Regardez-y bien, l'homme d'affaires n'est pas autre chose que ce colon amplifié, développé, agrandi. Jamais la loi de l'hérédité ne fut plus visible qu'ici, dans cette transposition, sublimée si l'on peut dire. Toute l'âme du pionnier des premiers jours réapparaît dans les entreprises et les fantaisies des millionnaires, et comme cette même âme continue de s'agiter dans l'Américain pauvre qui n'a pas vaincu le sort, une ressemblance morale s'établit entre les plus malheureux et les plus comblés, ressemblance intime et profonde dont est faite la véritable cohésion de ce pays. C'est par cette identité singulière qu'il se maintient toujours un, malgré tant de causes qui travaillent sans cesse à le désagréger. Ces gens d'affaires qui sont en train de construire une civilisation du côté de l'Ouest avec des éléments presque tous étrangers, la construisent naturellement à l'image du caractère Américain. La conscience nationale se projette par eux en villes et en entreprises d'une si totale unité que les voyageurs s'en plaignent. Ils s'accordent à reprocher à cette contrée sa cruelle monotonie. Je ne sais quel humoriste comparait les choses d'Amérique à ces fraises poussées dans les serres,

épaisses comme des abricots, rouges comme des roses, splendides à regarder, et qui n'ont pas de saveur. S'il y a du vrai dans cette épigramme, c'est aux hommes d'affaires qu'il faut s'en prendre. En appliquant à tous les produits la même méthode de multiplication indéfinie, en doublant partout l'ouvrier par la machine, en substituant sans cesse la grosse besogne collective et hâtive à la besogne individuelle et délicate, ils ont banni le pittoresque de l'atmosphère de leur république. Toutes ces grandes villes, tous ces grands bâtiments, tous ces grands ponts, tous ces grands hôtels se ressemblent. Mais ce qu'il faut leur demander, ce n'est pas une impression d'art, c'est un document sur les forces profondes de la vie Américaine, et ce document s'ajoute aux autres pour les compléter en les confirmant.

Le trait particulier que les hommes d'affaires manifestent par les diverses entreprises dont ces villes et ces paysages sont le brutal symbole se trouve en effet celui-là même que manifestent les femmes par leur élégance et leur culture, que le monde de Newport manifeste par son luxe, ses amusements, sa conversation, que New-York et ses rues manifestent par leur premier aspect, — trait si caractéristique qu'il en est national. C'est l'usage unique et constant, un usage, poussé jusqu'à l'abus, d'une seule des puissances humaines : la volonté. Visiblement, elle est ici la pièce centrale du rouage, et toutes les autres lui sont subordonnées. Si vous regardez quelques-uns de ces grands

hommes d'affaires, après avoir étudié de près leur œuvre, vous découvrez bien vite que même l'appareil physiologique, d'ordinaire très robuste, est tout entier tendu dans ce sens. Qu'ils aient trente ans, qu'ils en aient quarante, qu'ils en aient cinquante, ils ont pour idéal unique le *hard work*, ce travail intense, qu'ils réclament de leurs employés aussi bien que d'eux-mêmes. On m'affirme qu'il faut des mois pour dresser les ouvriers Anglais, et ce sont les plus durs d'Europe, à l'énergie de besogne habituelle aux ateliers Américains. Le patron, cependant, est lui-même à son bureau dès les toutes premières heures du jour, pour n'en sortir qu'aux toutes dernières. Le plus souvent il n'a eu pour se restaurer, durant cette longue séance, que deux sandwiches et six huîtres apportées d'un bar voisin. Après des années de ce labeur, sa constitution, si solide soit-elle, se trouve profondément atteinte. Il doit s'arrêter. Le genre de repos que lui prescrivent les médecins suffit à mesurer la nature et l'intensité de sa lassitude. Il lui faut des six mois de voyage, presque toujours sur mer, afin d'assurer à sa machine surmenée, brisée aux trois quarts, un peu de réparation. Ceux qui résistent portent la trace d'énormes fatigues supportées avec un énorme tempérament. Ce sont des géants au torse carré, alourdis par d'innombrables séances à leur *office*, avec des faces grises où se lit comme une vieillesse du sang. L'expression de ces visages révèle une intelligence si constamment absorbée qu'elle ne pourra plus jamais se

distraire. Vous vous expliquez, en causant avec eux, pourquoi les journaux annoncent sans cesse quelque mort subite d'un millionnaire, survenue dans un bureau, dans une cabine de bateau, dans un compartiment de chemin de fer. Les mots « *heart disease*, — *maladie du cœur* », accompagnent d'ordinaire la funèbre nouvelle d'un commentaire qui vous fait deviner un organisme usé jusque dans son fond par la continuité ininterrompue de la dépense nerveuse. Ces manieurs de dollars sont en définitive des héros modernes et chez qui la force d'attaque et de résistance est analogue, sous des formes bien différentes, à la force d'attaque et de résistance d'un grognard de l'Empereur. Ils en meurent après en avoir vécu, et après avoir vécu de cela seulement. C'est la grandeur et c'est la force de cette civilisation : la vie intellectuelle y est à l'arrière-plan, à l'arrière-plan la vie sentimentale, à l'arrière-plan même la vie religieuse. La vie volontaire y consomme toute la sève de l'individu. Cette vie volontaire semble parfois, tant elle est hypertrophiée, exaspérée, jouer à vide et sans but. C'est le défaut aussi de toute cette société. On sent à des milliers de signes que les Américains se sont trop passés du temps, et que, par une loi mystérieuse, ils ne font rien non plus qui doive durer. Le colossal décor de ces villes babéliques va être remplacé par un autre. On en a la vision anticipée. Ces machines vont céder la place à d'autres machines, plus simples ou plus compliquées. Dans dix ans, ces hôtels per-

forés de mille tuyaux, éclairés à l'électricité, sillonnés d'eau chaude et d'eau froide, parcourus incessamment par des ascenseurs si rapides, meublés avec une extravagante magnificence, seront démodés, — *old fashioned*. D'autres les auront remplacés. Il en ira de même de toutes choses, depuis les machines à écrire jusqu'aux fortunes, et ainsi de suite, semble-t-il, indéfiniment, à moins que cette Amérique des industriels et des spéculateurs ne doive passer elle-même, comme a passé l'Amérique des pionniers, et qu'à cette frénésie d'entreprise succède une civilisation où la pièce maîtresse soit, non plus la volonté consciente et calculatrice, mais l'instinct, mais l'habitude, mais la nature héritée et subie. Cette métamorphose suprême demeure, en tout cas, bien éloignée. On en comprend la raison lorsqu'en étudiant une carte des Etats-Unis on compare l'étendue du territoire au nombre des habitants. Les Américains se permettent souvent cette plaisanterie, justifiée, de dire que si l'on mettait la France entière au milieu du Texas, il resterait encore beaucoup de Texas autour. Il convient d'ajouter que cet immense Texas n'a pas trois millions d'habitants. La Floride n'en a pas quatre cent mille, et il faut quatorze heures en chemin de fer pour la remonter, de Lake Worth à Jacksonville. Trente Etats sur quarante sont dans des conditions analogues. C'est le secret de cette civilisation. Elle n'a pas dépassé la période de conquête. Sa prodigieuse originalité réside en ceci, que le conquérant y est allé du coup jus-

qu'au raffinement de la civilisation la plus avancée. Un pareil phénomène ne s'est jamais vu. Il ne se reverra jamais. C'est pour cela que les conducteurs de cette conquête d'un ordre unique, les hommes d'affaires, ne ressemblent pas plus à nos boursiers, à nos industriels, à nos manufacturiers, à nos ingénieurs, que Chicago ne ressemble à Paris ou Minneapolis à Florence. J'aime mieux les villes de la vieille Europe, mais j'admire davantage les gens d'affaires du Nouveau-Monde. L'œuvre faite chez eux à coups de volonté improvisatrice ne vaut pas l'œuvre élaborée chez nous par les siècles, mais les constructeurs actuels de ce pays-ci sont des échantillons d'une humanité plus vigoureuse.